

ROMAN

Romans
d'aujourd'hui

Maxime 24, douce agonie

fréville



Editions
Chemins de tr@verse


sur Bouquineo.fr

fréville

Maxime 24, douce agonie

Introduction au détachement

Télénovela de l'au-delà, Guide Vert illustré de l'outre-tombe, le treizième roman de fréville sombre corps et âme dans la métaphysique. *Maxime 24, douce agonie* décrit une vision de la vie après la mort, ou vice versa, une parmi tant d'autres. Entrecroisant géométrie, poésie, et réparation de photocopieuses, ce guide pratique prophétique inclassable martèle une seule conviction : tout part du détachement.

Direction éditoriale

Yves Morvan



Toute diffusion ou reproduction de tout ou partie de cet ouvrage, quel qu'en soit le mode, viole les lois relatives aux droits d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

Éditions Chemins de tr@verse,
Neuille sur Saone, 2021

Isbn numérique : 978.2.313.00637-5

Dépôt légal : juin 2021

Composition de couverture : François Radas

Chemins de tr@verse - 4 avenue Burdeau
69250 Neuville-sur-Saône

fréville

Maxime 24, douce agonie

Introduction au détachement

ROMAN

Éditions Chemins de tr@verse

Ce livre est le premier opus de La trilogie du détachement :

Maxime 24, douce agonie, introduction au détachement

Papy, ou ce qu'il en reste, anamnèse du détachement

Ce qui m'a rendu humble dans la vie, exégèse du détachement

Contactez l'auteur :

freville@chemins-de-traverse.fr

1

Froid.

Par terre.

Lino.

Les yeux, ouvrir péniblement les yeux. Paysage devant moi vague, sans logique à travers l'armature des cils.

Reprendre lentement conscience, allongé dans ce qui ressemble à une chambre d'hôpital.

Pourquoi suis-je là, quelle est cette chambre ?

Qui suis-je ? Oui, qui suis-je, je sais.

Toutes mes sensations corporelles sont troubles, incertaines. Mystères sensoriels, odeurs non identifiées, bruits sourds. Je ne ressens nulle douleur, nulle gêne, mais ai comme l'impression de devoir réapprendre à utiliser mon corps.

Quelques minutes de réadaptation à Être, je commence à me sentir mieux, je parviens à maîtriser certaines bases :

– voir, c'est-à-dire former une image dans mon esprit correspondant à un objet que je fais l'effort de regarder, en l'occurrence la roulette d'un pied de lit, ronde, partie métal, partie caoutchouc, grise et argent, environ dix centimètres de diamètre ;

– entendre et reconnaître des bruits, à savoir le frottement de mon coude droit sur le sol plastifié dont je ne parviens pas à déchiffrer les motifs, à cause de l'obscurité ; mon oreille droite posée sur mon bras droit handicape mon audition, mélange de tissu froissé et de vibrations transmises par le sol. Bouger, cependant, demeure au-delà de mes forces ;

– avec un effort, oui, quand même bouger, remuer la tête de droite à gauche en la gardant appuyée sur mon bras, faire cligner mes paupières, rapprocher mes jambes.

Suis-je en train d'émerger d'un coma ? De me réveiller de je ne sais quelle nuit tragique, envahissante ? Une gueule de bois épique ? Ai-je pris ou reçu des drogues ? Je me rappelle avoir eu parfois le sentiment d'être perdu dans l'espace et le temps, brièvement, en me réveillant dans des chambres d'hôtel anonymes, pendant de longs voyages. Mais jamais aussi fort ni aussi longtemps.

Je tente de me lever, mais je réalise à cet instant que quelque chose dans mon état a changé. Je reconnais de mieux en mieux mes mains, mes jambes, je reconnais le monde qui est le mien, même si cette chambre d'hôpital ne me dit rien. Pourtant, je suis devenu un autre, de manière fondamentale. Mais je n'arrive pas identifier en quoi.

Bizarre, me semble-t-il, je ne respire plus.

En y prêtant attention, je ne sens plus mon cœur battre.

Combien de temps m'aurait-il fallu pour comprendre, si une infirmière n'était entrée dans la chambre à cet instant ?

La porte s'ouvre, les néons du couloir découpent la pièce, une lumière est allumée. Je réalise alors qu'il fait nuit.

Elle marche vers moi, jusqu'à se tenir debout à côté du lit, et ce faisant ses jambes traversent mon corps. Mon cri de surprise et d'effroi, au moment où elle va me marcher dessus, ne dépasse pas mes lèvres.

L'infirmière s'affaire quelques secondes, bouge des choses sur le lit — comme si un autre patient que moi reposait dans cette chambre, dans le lit au-dessus de moi. Puis elle éteint la lumière et repart, me laissant de nouveau seul avec moi-même. Sauf que cette fois j'ai compris. Ce qui m'est arrivé, ce qui a changé en moi.

Je suis mort.

C'est donc ça la mort.

Toujours avoir une conscience de soi, mais moins précise, moins catégorique, même si je ne peux expliquer pourquoi ce mot me vient à l'esprit. Toujours disposer d'une enveloppe corporelle, mais avec des frontières nouvelles, incertaines, et cette sensation que désormais c'est mon âme qui transporte mon corps.

Comme c'est étrange.

Et imprévu, quoique s'agissant du plus suprêmement prévisible.

Quelques minutes sans bouger encore, afin de m'habituer à mon nouvel état, le cerveau de plus en plus éveillé, alors que mon corps

semble toujours ailleurs. Ni impatience, ni gêne, mon corps n'exprime plus aucun besoin.

Je ne me sens ni peiné, ni joyeux, plutôt stupéfait. J'essaye en vain de me rappeler mes dernières minutes.

Comment suis-je arrivé dans cette chambre ? Quel est cet hôpital ? Mais les heures, les jours précédents, résistent à l'appel de ma mémoire.

Soudain, sans ouverture de porte ni rayon de lumière, un visage se penche sur le mien, parfaitement visible dans l'obscurité.

– Tu es déjà là ? Comme je suis triste.

La peur est-elle abolie, désormais ? Ou serait-ce la douceur de cette voix ? La bonté de ce regard ?

Celui qui m'a parlé appartient aussi à mon nouveau monde. Est-il mort aussi je ne sais, mais nous évoluons dans la même dimension — pas comme l'infirmière de tout à l'heure. Et dans ce monde, je le comprends aussitôt, la ligne d'un regard ne sera jamais brisée par des sentiments contraires, le lien entre deux êtres n'achoppera jamais sur des impuretés équivoques, des circonstances hostiles. Nous serons toujours unis. D'où l'absence de peur.

Le visage de l'intrus bienveillant m'est familier, il me rappelle quelqu'un que j'ai bien connu. Mais ce n'est pas tout à fait lui non plus, et qui était-ce d'ailleurs ?

En d'autres temps, cela me mettrait en rage, mais dans mon nouvel état, rien ne paraît pénible ou énervant. L'idée de colère, d'emportement même semble dépassée. J'ai déjà été emporté ailleurs.

– Excuse-moi Juju, je ne devrais pas dire que je suis triste. C’est ta vie, c’est ton choix.

Cet inconnu intime connaît mon nom, semble savoir ce qui m’est arrivé, et pourtant je demeure silencieux. J’ai des questions, mais elles ne sortent pas, j’ai le temps. L’écouter me parler me contente.

Je veux me lever, mon corps réagit maladroitement. Le physique et le mental s’articulent différemment dans ce monde. J’ai l’impression de devoir tenir mon corps par une pensée précise, directrice.

– Doucement Julien, prends ton temps, il faut quelques minutes pour s’habituer.

Tout en disant cela, il m’aide à m’asseoir sur le sol, adossé à un pied du lit.

Être assis me fait du bien, mes sensations se raffermissent.

La porte s’ouvre à nouveau, lumière et bruit, plusieurs personnes entrent, nous piétinent, moi aussi bien que mon compagnon, sans que nous en soyons dérangés. Je ne sais pas ce qu’ils font, d’ailleurs cela m’indiffère, tout comme ils ne semblent pas se préoccuper de nous. Je regarde mon acolyte, son visage me rassure. Tant pis si je ne parviens pas à mettre un nom dessus, je le connais, c’est un ami.

Il n’y aura plus que des amis. Même les ennemis seront devenus des amis. Nous serons tous frères, enfin.

Quand nous sommes à nouveau seuls, je parviens à poser une question, la plus élémentaire :

– Qui es-tu ?

– Tu crois aux anges gardiens ?

Il parle sans me regarder. Ou peut-être que je ne le regarde pas. Je n'ai plus besoin des yeux pour le regarder, je n'ai plus besoin de mes oreilles pour l'entendre, et je souris parce que je ne comprends pas par où ça passe.

Sa question aussi me fait sourire. Oh oui ! J'ai toujours cru aux anges gardiens. Plus que cela, j'ai voulu y croire, je les ai recherchés toute mon existence, je leur faisais confiance. Je me remémore avec précision les occasions dans ma vie où j'ai senti leur bienveillante influence.

– Oui, j'y crois.

– Alors, disons que je suis ton ange gardien.

– J'ai l'impression de t'avoir déjà vu, mais je n'arrive pas à retrouver quand ni où. Je ne suis même pas sûr, pourtant j'ai la certitude de connaître ton visage.

– Toutes les réponses viendront, Julien. Mais il faut être patient. Tu redécouvriras tout par toi-même, je suis là seulement pour t'accompagner, au début. Pour t'accueillir.

– Pour m'accueillir chez les morts ?

– Oui, en effet, tu as bien compris. Comment te sens-tu ?

– C'est difficile de répondre. Que s'est-il passé ?

– Tu t'en souviendras, petit à petit la mémoire te reviendra. Il vaut mieux que tu redécouvres par toi-même.

D'autres visiteurs passent, la chambre est modifiée, le lit déplacé, une porte-fenêtre ouverte déclenche un courant d'air qui nous soulève presque, sans que cela nous affecte. Le temps s'écoule différemment, je ne parviens pas à le mesurer, mais je me rends compte que nous laissons passer sans rien dire des plages de silence

qui provoqueraient l'embarras ou l'ennui, chez les vivants. La lumière change, tiens, le jour s'est levé. Singulier comme le temps n'a plus aucune consistance.

– Tu te sens capable de marcher maintenant ? Nous n'avons plus rien à faire dans cette chambre d'hôpital. C'est triste ici.

Avec son aide je parviens à me lever. Je ressens l'espace différemment, comme si mon cerveau flottait dans du liquide, telle une aiguille dans une boussole. Je ne sais pas si les aiguilles des boussoles flottent dans du liquide, mais cette image me vient.

Avant de marcher vers la porte, je jette un œil vers le lit, à proprement parler, car je n'ai pas la sensation de devoir tourner la tête pour regarder en arrière. C'est plutôt mon regard qui se lance en avant, s'arrête, fait demi-tour, contourne ma tête, escalade un peu dans l'air pour apercevoir ce qu'il y a derrière moi.

J'ai beau me savoir mort je suis pris au dépourvu en me découvrant, allongé sur le lit. En tout cas, mon corps.

– Bah oui, c'est toi, remarque mon ange gardien, comme pour dédramatiser la situation.

Mais d'où viennent ces blessures sur mon visage, pourquoi ces pansements abondants ? Et pourquoi finir ici, dans cette chambre que je ne reconnais pas, pas plus que le paysage par la fenêtre ? Paysage dont j'ai l'image en tête, alors même que je suis sûr de ne pas avoir regardé par la fenêtre. Et je pense simultanément au paysage, au fait que je l'ai en tête sans l'avoir regardé ni le connaître et à l'origine inconnue de ces blessures. Comme si, au lieu de pouvoir faire bouger plusieurs muscles en même temps, j'étais maintenant capable d'activer et de maîtriser plusieurs niveaux de pensée.

Pourtant, je ne ressens pas d'émotion particulière, une fois l'étonnement de me retrouver face à moi-même passé. Pas de regret,

pas de nostalgie, pas d'envie de retourner en arrière. D'ailleurs il n'y a plus d'avant ni d'arrière, je fais face à tout l'espace en même temps, puisque mon interface est désormais ma pensée.

Mon corps gît là, certes, abandonné sur ce lit d'hôpital, mais je ne ressens plus rien pour lui. Un peu de pitié, car il semble avoir souffert. Ai-je l'air en paix dans ma chambre d'hôpital, ai-je le masque serein, rajeuni, que racontent les proches, quand ils ont visité leurs défunts ?

Pensées enfuies, pensées qui n'ont plus de fondement. J'ai bien aimé ce corps, il m'a bien servi. Je devrais avoir de la gratitude, je pourrais m'en vouloir de l'avoir abîmé, à la toute fin, même si je ne sais comment. En ai-je suffisamment pris soin, pendant toutes ces années ? Mais non, j'en suis sorti, pas même un merci ne me vient aux lèvres, c'est évident, mais de fait, de le voir ainsi, immobile, à l'abandon, m'aide à prendre conscience de ce que je ne suis plus. À défaut de savoir ce que je suis devenu.

– Salut mon corps. Salut vieux compagnon. C'était cool avec toi. Tu as été super sympa et serviable. J'aimerais pouvoir faire quelque chose pour toi, mais... je sais déjà que je ne peux plus rien.

D'autres personnes entrent dans la pièce. Mon ange gardien me pousse un peu du coude, pendant que les vivants nous traversent, nous faisant vaciller par leurs déplacements, comme les herbes sauvages au bord d'une route oscillent au passage d'un véhicule. Nos deux mondes cohabitent, superposés l'un à l'autre, au contact tout en étant absolument distincts. Comme les deux parties d'une fermeture éclair, qu'on peut joindre ou disjoindre à loisir, mais qui ne se superposeront jamais.

– Allez, viens, ça ne te concerne plus tout ça.

Et pourtant... je ne peux m'empêcher de songer aux personnes qui vont venir dans cette chambre, pour voir ce mort qui était moi, lui

parler, verser des larmes peut-être, poser des questions, les mêmes que je me pose et d'autres sans doute. Qui seront-ils ? Pourquoi viendront-ils ? Et puis ensuite, qui lavera ce corps, qui le déshabillera, dans quel cimetière m'emmènera-t-on ? Ce qui demeure vivant ce sont les autres, ce qui me rattache encore à l'autre monde, c'est la partie vivante des autres en moi.

Quel con, je n'ai rien dit à personne, rien écrit nulle part, je n'y ai même pas pensé. Qui assistera à mon enterrement, quelles paroles seront prononcées, par qui, et pourquoi ?

Toutes ces perspectives, étonnamment, me comblent d'ennui. J'aimerais seulement emporter avec moi la part des autres. Mais elle viendra, et je suis apaisé avant même d'avoir pu m'agiter. Je le suis sans résister, j'en ai vu plus qu'assez.

Mon ange gardien a raison, je ne me sens pas concerné par ce qu'il adviendra de mon enveloppe, y compris les souvenirs qu'on lui attachera. C'est donc cela, le détachement : observer ses vestiges flotter vers le large, observer comme on observe, depuis le pont supérieur d'un navire, s'éloigner un objet tombé à la mer, tombé à la mort, puis se retourner sans remords pour rentrer dans sa cabine, parce que le vent est froid, et qu'au fond on s'en fout.

Nous sortons de la chambre. Après quelques... je ne sais quel terme employer, car aussi bien l'espace que le temps ont changé de références. Quelques mètres ? Quelques secondes ? Quelques coups de vent devrais-je dire, quelques vagues, même si, selon toute vraisemblance, l'océan est loin. Après quelques vagues donc, je n'ai plus besoin de l'appui de mon ange gardien. Nous descendons plusieurs étages, en usant des escaliers, me semble-t-il. Nous pourrions traverser les planchers et les murs, mais la voie la plus simple et confortable, pour l'instant, demeure celle des vivants.

Il fait grand jour maintenant — de nombreux humains s'activent autour de nous. Combien d'heures ont passé depuis ma renaissance ? C'est comme si à chaque vague, ou seulement sur l'écume de quelques vagues, ma conscience se met en route, puis s'interrompt, pendant un nombre indéterminé d'ondulations, intervalles pendant lesquels le temps continue son œuvre. Je m'amuse de ne pas comprendre tout ce que je ressens, tout ce que je dis ou pense, tout en ayant la satisfaction de maîtriser progressivement, par des mécanismes innés qui me ravissent, le fonctionnement spatio-temporel de mon nouveau domaine intérieur.

Nous sommes bousculés par une de ces bourrasques que déclenchent les vivants, et qu'une très légère inclinaison de la tête suffit pour éviter, mais quelque chose de plus profond en moi est cette fois-ci mis en mouvement. Ai-je ouvert les yeux ? Je n'ai plus d'yeux bien sûr, mais la capacité d'être plus ou moins attentif à mon environnement. Je m'ouvre, donc, et je la vois, agitée, tenant un mouchoir devant sa bouche, qui court vers l'entrée de l'hôpital.

– Marie-Laure est venue !

Certes je suis surpris, certes quelque chose a bougé en moi, mais... au fond si peu, à un degré d'intensité si faible. Puis-je considérer comme réellement troublée mon ataraxie ? Ai-je ressenti le maximum, ou le minimum de ce que je pourrais encore ressentir ? En réalisant la présence de Marie-Laure, comme une brassée de feuilles jetée en l'air, comme les feuilles qui tombent des arbres, tout vole au vent, les images, la joie, les souvenirs : notre ultime rencontre, mon départ, mon désespoir, et des moments ensemble bien avant, bien avant ma mort, bien avant notre mort, bien avant toutes ces questions.

– Évidemment qu'elle est venue.